

cet événement remarquable attira fortement l'attention du monde : un homme avait été secrètement envoyé au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la Méditerranée. Ce personnage portait un masque si artistement fait, qu'il pouvait fort bien manger sans l'ôter. Ses gardiens mêmes ne savaient pas qui il était, et l'ordre était donné de le faire mourir, s'il essayait de se faire connaître ou de lever son masque. Après être resté près de trente ans à Sainte-Marguerite, il fut transféré à la Bastille, à Paris, où il occupa les meilleurs appartements. Il y était traité avec le plus grand respect ; le gouverneur lui-même le servait à table et se tenait debout devant lui. Tout ce qu'il désirait lui était accordé ; mais le masque ne fut jamais ôté. Personne, pas même le médecin de la Bastille qui le soigna, n'avait jamais vu sa figure. Ce personnage inconnu mourut en 1704 et fut enterré de nuit dans la paroisse de Saint-Paul. M. de Chamillard fut, dit-on, le dernier ministre qui eut connaissance de cet étrange mystère. Comme on le pressait, sur son lit de mort, de dire qui était l'homme au masque de fer, il répondit qu'il ne le pouvait pas ; que c'était un secret d'Etat, et qu'il avait juré de ne jamais le révéler.

Or, quelque extraordinaire que soit le fait d'un homme portant un masque pendant plus de quarante ans, cependant, quand nous considérons la politique, la dissimulation, les ruses, la fourberie et la duplicité du cœur humain, nous sommes forcé d'admettre qu'il serait encore beaucoup plus extraordinaire de trouver un homme qui ne porte pas de masque. Si nous pouvions voir la faiblesse de l'homme fort, la tristesse de l'homme le plus gai, l'ignorance du savant, la couardise du brave et la folie du sage ; si nous pouvions discerner les passions et les motifs qui influencent les méchants, hélas ! et aussi les meilleurs des hommes d'heure en heure, de jour en jour et d'année en année ; oui, nous serions, en quelque sorte, obligé de regarder tout homme comme portant un masque, un moyen duquel il cache ou déguise les vrais traits de son âme. Il est certain que nous cachons plus que nous ne montrons ; mais Dieu pénètre au travers de tous nos déguisements ; " car ses yeux sont sur les voies de chacun, et il regarde tous leurs pas. " (Job XXXIV, 21.) " L'Eternel n'a point égard à ce à quoi l'homme a égard ; car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux, mais l'Eternel a égard au cœur. " (1 Sam. XVI, 7).

### Un Festin de Cannibales.

Plusieurs feuilles maritimes de Bordeaux et de Calais ont publié dernièrement le récit d'un festin de Cannibales qui a eu lieu sur une des côtes d'Afrique les plus fréquentées par nos navires de commerce. Nous tenons d'une personne récemment arrivée à Marseille des renseignements et des détails plus précis que ceux qui ont été publiés, renseignements puisés sur les lieux mêmes, au moment où l'odieuse scène venait d'être commise, et dont voici la substance :

Il vient de se passer dans un village de la côte occidentale d'Afrique qui ont accepté la protection de l'autorité française, un fait qui démontre dans quel état d'effreuse barbarie sont encore plongés certaines peuplades africaines. Un acte épouvantable d'anthropophagie a été commis au village de Grand-Bassam, situé sur la rive droite du fleuve de ce nom, à deux pas d'un comptoir sur lequel flotte notre pavillon national ; voici dans quelles circonstances :

Le chef ou le roi de ce village, nommé Piter ou Peters, avait à célébrer la création d'un nouveau centre de population récemment établi dans son voisinage. En conséquence, il dressa le programme de la fête, conformément aux mœurs de la tribu, et afin de se rendre le *Fétiche* favorable, il résolut d'immoler en son honneur une victime humaine qui, après le sacrifice devait servir de pâture aux féroces appétits des siens.

Dans ce but, Piter fit acheter, dans un des villages de la lagune d'Ebrié, un captif noir qui fut amené pieds et poings liés à Grand-Bassam, et parqué, en attendant sa dernière heure, dans la case d'un des chefs de guerriers, re-

vêtu de la qualité de sanfran, grade équivalant à celui de sous-officier.

Soit par adresse, soit par le secours favorable de quelqu'un, le pauvre noir parvint à s'évader, et se réfugia au fort français, où il se cacha dans une des cases habitées par les indigènes au service de ce poste. Piter ne tarda pas à découvrir la retraite du fugitif, et aussitôt il entama des négociations avec un caporal indigène qu'il connaissait depuis longtemps afin de se le faire livrer, et il s'entendit avec lui pour venir l'enlever pendant la nuit.

En effet, fort au courant des habitudes des nègres du comptoir, espérant avec un peu d'or faire cesser toute résistance, il expédia à l'heure convenue une pirogue montée de plusieurs hommes armés, qui se présentèrent à la case où s'était réfugié l'esclave, ayant à leur tête le caporal indigène ; mais contrairement à leurs prévisions et malgré les menaces du caporal, les habitants de la case refusèrent obstinément de livrer l'esclave. Celui-ci, néanmoins, craignant que les négociations n'eussent une conclusion fâcheuse pour lui, quitta cette case protectrice en se glissant à travers les bambous qui l'entouraient, et eut la malheureuse idée d'aller demander asile à des noirs Sénégalais, qui le livrèrent garotté à ses ennemis, de telle façon qu'il fut reconduit à Grand-Bassam, sans qu'aucun Français eut connaissance de cette violation flagrante de notre territoire. Le commandant du poste s'était d'ailleurs absenté ce jour-là, confiant par intérim son commandement au chirurgien-major ; ce ne fut que 24 heures après que l'on apprit les circonstances de cet enlèvement, et l'abominable scène qui en fut la suite.

Piter avait atteint son but ; il était de nouveau maître de l'esclave qu'il comptait offrir en sacrifice aux idoles de sa religion. Aussitôt il rassembla tous les chefs principaux sur la grande place du village ; ceux-ci s'y rendirent ornés de leurs armes, de leurs amulettes et de leurs *grisgris*. Le noir infortuné fut lié à l'arbre-fétiche, et les danses frénétiques, les chants désordonnés commencèrent autour de lui, aux sons rauques d'un énorme tamtam.

Vinrent ensuite les *féticheros*, qui se livrèrent à ces cérémonies et simagrées d'usage pour se rendre la divinité propice, en lui offrant ce sacrifice agréable. Aussitôt après, une scène de cannibales commença, au milieu des féroces vociférations de la peuplade sauvage. Chaque guerrier armé donna son coup, fit sa blessure au malheureux prisonnier ainsi assassiné à petit feu, et lorsque ses cris de douleur eurent presque cessé, lorsque, épuisé de souffrance, il allait rendre le dernier soupir, sa tête fut coupée et plantée au bout d'une pique dont l'érection au milieu du village fut accueillie par un hurrah forcené.

Ce n'était que le premier acte de l'horrible sacrifice, qui fut accompli par un épouvantable festin ; en effet, le corps de la victime fut coupé en petites lamelles et bouilli dans une grande chaudière préparée sur le lieu de l'exécution, et chacun des assistants, prit avec une avidité féroce, sa part de cet abominable repas ! Le caporal indigène qui avait livré le pauvre esclave, avait été invité par Piter et se montra l'un des plus avides convives. Le restant de la journée se passa en danses autour de la tête décollée, exposée aux viles insultes de la populace noire, qui se livrait à des contorsions ignobles, à des injures sans nom, et qui avant de se séparer la fit rouler à coups de pied par tout le village.

On aurait peine à croire à tant d'horreur, si l'on ne savait de quelles farouches passions les sauvages sont susceptibles, si d'ailleurs ces faits n'étaient affirmés par des personnes dignes de foi.

Les représentants de la France dans ces parages, ne pouvaient laisser passer sans répression un acte aussi atroce, commis sous les yeux de nos compatriotes, et en quelque sorte au mépris de notre autorité. Aussi le commandant du poste français a-t-il d'abord fait saisir le caporal indigène qui avait livré l'esclave, et l'a traduit devant le conseil de Saint-Louis, qui lui demandera un compte sévère de sa coupable conduite.

Ensuite, ayant fait à plusieurs reprises sommer le chef